

Zao Wou-Ki, de la beauté en toutes choses

Valérie Dupouchelle envoyée spéciale à Deauville

À Deauville, Les Franciscaines propose une superbe exposition du grand peintre chinois de Paris. Huiles, aquarelles, encres, tapisseries et porcelaines... Son monde est fait d'impressions.

Zao Wou-Ki a ouvert en beauté la riche saison de Normandie Impressionniste 2024 qui célèbre les 150 ans de l'impressionnisme, du 22 mars au 22 septembre. Dès le 2 mars, ce peintre du souffle et de l'harmonie (1920-2013) a devancé aux Franciscaines de Deauville les célébrations qui vont les convoquer tous fin mai dans ce paysage de méandres, de prairies et de plages claires. De «Whisper, l'effet papillon» au Musée des beaux-arts de Rouen, à Laurent Grasso à l'abbaye de Jumièges. De Laurent Millet au Centre photographique de Rouen Normandie («Formel l'Hyphese») à Bob Wilson dans la cathédrale de Rouen («Star and stone : a kind of love... some say. Cathédrale de Lumière» avec Isabelle Huppert et Maya Angelou). Zao Wou-Ki, homme de silence et de sourire, les précède dans son monde en paix, de son bonheur de peindre qui irradie et qui s'impose doucement, contagieux comme la joie.



L'Hommage à Claude Monet, vaste triptyque de 1991 (194 x 483 cm), renvoie aux Nymphéas du peintre impressionniste et invite le spectateur dans un jeu d'ombres bleutées et de nuages de pigments. COLLECTION PARSULAIÈRE

Cet artiste né chinois en 1920 à Pékin, naturalisé français en 1964, mort en Suisse à 93 ans en 2013, a créé un pont des arts entre Orient et Occident. Son œuvre continue de surprendre par sa nature originale, maîtrisée et fraîche, après les grands formats de «Zao Wou-Ki. L'espace est silence» vu au Musée d'art moderne de Paris à l'hiver 2018, et le fétissement de son œuvre dans «Zao Wou-Ki. Il ne fait jamais nuit» de la poésie en 1985. Ces citations rythment l'exposition de Deauville.

En quête de l'harmonie
Les Franciscaines, qui a déjà accueilli 500 000 visiteurs depuis son ouverture en mai 2021, a mis à profit son architecture blanche pour Zao Wou-Ki avec une scénographie libre, sans circuit de visite unilatéral. Il s'agit sous le puits de lumière naturelle du foyer central qu'a été placé son trésor, l'Hommage à Claude

Monet, vaste triptyque de 1991 (194 x 483 cm) qui renvoie aux Nymphéas du peintre impressionniste et qui invite le spectateur dans un jeu d'ombres bleutées et de nuages de pigments. «Tout paraît le fruit d'un seul geste et pourtant chaque centimètre carré est travaillé comme une miniature», souligne Annie Madet-Vache, directrice du musée. «Je peins ma propre vie mais je cherche aussi à peindre un espace invisible, celui du rêve, d'un lieu où l'on se sent toujours en harmonie, même dans des formes agitées de forces contraires», dit l'artiste en 1988 dans Autoportrait. Ce livre en forme de portfolio a été écrit avec Françoise Marquet, conservatrice du Musée d'art moderne de Paris qui deviendra sa troisième épouse et, aujourd'hui, le bastion qui protège et

valorise son œuvre depuis sa maison au bord du lac Léman. L'Hommage à Françoise, triptyque de 2003 au rouge doux et victorien, est un grand coup de soleil, un crépuscule flamboyant ou un éternel champ de coquelicots. C'est en intime et en érudit que Gilles Chazal, directeur honoraire du Petit Palais et professeur à l'École de Louvre, a composé cette exposition aussi belle que pédagogique. L'œuvre du commissaire est de rendre à Zao Wou-Ki tout le souffle qui anime sa peinture, des grandes huiles aux encres et aux aquarelles qui traduisent l'harmonie avec la nature (Sans titre, Gonalley, 2006), comme un éclat rose de printemps. Mais aussi son travail avec les manufactures de Sèvres et Bernardaud (sompoteux Hommage à Li Po - La Lune et l'Ombre, 2008, émail

sur porcelaine réalisé d'après l'original peint en 2005), avec la manufacture des Gobelins (Tapisserie Composition 1982, tapisserie de lice, 2008). «Peindre, peindre, la seule chose que je sache faire au monde, qui m'obsède et m'empêche encore de dormir, tant que ce que j'ai commencé n'est pas achevé», dit-il dans son Autoportrait. Commande de l'architecte Roger Taillibert en 1979, les neuf panneaux réalisés à l'aquarelle, disposés en accordéon, pour le collège de La Seyne-sur-Mer, restaurés, sont exposés ici (chaque panneau mesure 100 x 180 cm). Cette suite ininterrompue de bleus pâles et de bruns doux date de 1981. Elle semble jaillir de la nuit des temps. ■ «Zao Wou-Ki. Les années d'un autre monde», jusqu'au 26 mai aux Franciscaines de Deauville (06 20 60 20 00) www.artfranciscaines.com

Art Brussels joue sa foire sur un petit air de Biennale de Venise

Béatrice de Rochemont envoyée spéciale à Bruxelles

La 40^e édition, qui se tient jusqu'à dimanche au Heysel, mise sur les artistes présentés actuellement sur la lagune.

L'effet Biennale de Venise? Le ton est donné, à Bruxelles, dans l'un des deux grands halls de la foire, le 6, avec une sélection d'artistes de la 56^e Biennale de Venise, qui a ouvert la semaine dernière, briguant les projecteurs sur l'art de l'hémisphère Sud, à l'initiative de son commissaire brésilien Adriano Pedrosa (nouvel éditeur du 19 avril 2024). Sur le stand du curateur de Bruxelles, Gregory Lang, quelques-uns des outsiders de ce monde qui enchantent la lagune, sous le titre «Foreigners Everyhere» ou «Étrangers partout», sont à l'honneur, avec autant de fraîcheur que de gravité. Les œuvres ont toutes été empruntées aux galeries qui les représentent et les vendent, et qui profitent de l'impact Biennale, pour assoier leurs cotes. Hormis deux, signées de Kapwani Kiwanga, représentante du pavillon canadien à Venise tout en perles de Murano - prêtées par Frédéric de Goldsmith et Alain Servais, deux grands collectionneurs de Bruxelles.

Le designer Jean de Péage les met en scène «le Martiniquais Julien Creuzet, star du pavillon français, avec une œuvre colorée de lignes et de vestiges marins, donnant vie aux souverains des esclaves transportés depuis les côtes africaines (32000 euros, Galerie Mendes Wood). La Brésilienne Sônia Gomes, avec un bois tissé dans la veine d'ex-voies multicolores, dans la chapelle de Marie-Madeleine, jouant la prison des femmes sur l'île de la Glorieuse, lieu choisi pour le pavillon du Vatican (40 000 euros chez Mendes Wood et 230 000 dollars, son installation en fibres sur le stand). Le sculpteur Moffat Takadwa (pavillon du Zimbabwe), avec sa pièce en récupération de touches

d'ordinateurs (20 000 euros chez Semiose; à voir : son solo show sur le stand). La Franco-Libanaise El Adnan, décédée en 2021, est présente au pavillon central des Giardini (160 000 euros, une peinture, Surfaces JJ de 2020, chez Lelong). Ou encore la Brésilienne d'origine italienne Anna Maria Malinno, 81 ans, Lion d'or d'honneur qui a transformé par ses sculptures d'argile un petit pavillon de gardien au bout des Giardini, avec un dessin de sa série 2020, Vertiges, venant de la Galerie Richard Sabaou de Londres. Cette dernière a reçu le prix «Rediscovery» (un des nombreux décernés par la foire), notamment pour les œuvres graphiques de la Brésilienne Myrtam Iat-Vosel et de Toyen, morte en 2023.

Montée en gamme
Les retombées de la Biennale de Venise se font sentir partout dans cette foire d'art contemporain, la plus ancienne d'Europe, qui fête sa 40^e année (mais 50 ans d'existence), passant de 152 à 177 galeries, sous l'impulsion de sa jeune directrice, Nele Verhaeren. Preuve de sa montée en gamme par sa sélection solide, mettant en avant les découvertes : Constantin Nitsche (de 8 000 à 20 000 euros, chez Hufkens) ou Jeanne Vicerial et ses guerrières tissées de noir qui sera, dès l'été, face à Soulague, au Musée de Rodéz (autour de 30 000 euros chez Templeton) et explorant souvent le textile, dans l'air du temps.

Elle s'appuie sur l'écosystème culturel de Bruxelles, débordant d'expositions en galeries (Genesis Bellanger chez Rodolphe Janssen ou Joan Semmel chez Xavier Hufkens) ou dans les musées. Ainsi Josef et Anni Albers à la Fondation Boghossian-Villa Empain ou Jef Geys au Wiels, qui offre une redécouverte de ce pionnier du pop art. Dans le hall 6, toujours, en résonance avec la Biennale de Venise, la galerie bruxelloise L'AMO vend, à partir de 6 000 euros, les dessins du collectif des sept artistes (dont Simona Demicoli et Ivo Provost) qui montre aussi Ghislain et ses guerrières tissées de noir qui sera, dès l'été, face à Soulague, au Musée de Rodéz (autour de 30 000 euros chez Templeton) et explorant souvent le textile, dans l'air du temps.

Elle s'appuie sur l'écosystème culturel de Bruxelles, débordant d'expositions en galeries (Genesis Bellanger chez Rodolphe Janssen ou Joan Semmel chez Xavier Hufkens) ou dans les musées. Ainsi Josef et Anni Albers à la Fondation Boghossian-Villa Empain ou Jef Geys au Wiels, qui offre une redécouverte de ce pionnier du pop art. Dans le hall 6, toujours, en résonance avec la Biennale de Venise, la galerie bruxelloise L'AMO vend, à partir de 6 000 euros, les dessins du collectif des sept artistes (dont Simona Demicoli et Ivo Provost) qui montre aussi Ghislain et ses guerrières tissées de noir qui sera, dès l'été, face à Soulague, au Musée de Rodéz (autour de 30 000 euros chez Templeton) et explorant souvent le textile, dans l'air du temps.

Elle s'appuie sur l'écosystème culturel de Bruxelles, débordant d'expositions en galeries (Genesis Bellanger chez Rodolphe Janssen ou Joan Semmel chez Xavier Hufkens) ou dans les musées. Ainsi Josef et Anni Albers à la Fondation Boghossian-Villa Empain ou Jef Geys au Wiels, qui offre une redécouverte de ce pionnier du pop art. Dans le hall 6, toujours, en résonance avec la Biennale de Venise, la galerie bruxelloise L'AMO vend, à partir de 6 000 euros, les dessins du collectif des sept artistes (dont Simona Demicoli et Ivo Provost) qui montre aussi Ghislain et ses guerrières tissées de noir qui sera, dès l'été, face à Soulague, au Musée de Rodéz (autour de 30 000 euros chez Templeton) et explorant souvent le textile, dans l'air du temps.

Elle s'appuie sur l'écosystème culturel de Bruxelles, débordant d'expositions en galeries (Genesis Bellanger chez Rodolphe Janssen ou Joan Semmel chez Xavier Hufkens) ou dans les musées. Ainsi Josef et Anni Albers à la Fondation Boghossian-Villa Empain ou Jef Geys au Wiels, qui offre une redécouverte de ce pionnier du pop art. Dans le hall 6, toujours, en résonance avec la Biennale de Venise, la galerie bruxelloise L'AMO vend, à partir de 6 000 euros, les dessins du collectif des sept artistes (dont Simona Demicoli et Ivo Provost) qui montre aussi Ghislain et ses guerrières tissées de noir qui sera, dès l'été, face à Soulague, au Musée de Rodéz (autour de 30 000 euros chez Templeton) et explorant souvent le textile, dans l'air du temps.